

## **À DEUX DOIGTS DE LA FOLIE**



Premières et dernières pages  
signées  
**Patrick Desbiens**

Avec la collaboration et la complicité de  
**Gracia Lalande**  
**France Roy**  
**Bernard Lemay**  
du collectif **Les Belles Parlures**

XIII<sup>e</sup> course à relais — Automne 2020  
*Collectifs d'écriture de récits virtuels  
de l'Outaouais (CERVO)*

Ève Rosenberg avait dû annuler plusieurs rendez-vous pour rencontrer Stéphane Garcia. Mais son message exprimait une telle détresse ! C'était vraiment inhabituel venant de lui, un banquier d'un narcissisme incurable. Il avait été le seul faux pas déontologique de sa carrière de psy, six mois auparavant. Elle avait apprécié sa discrétion depuis.

— Stéphane ! Ça ne va pas, on dirait.

— C'est à propos de mon fils, Simon. Tu te souviens que ma relation avec lui était merdique et rien ne s'est arrangé. Au moins il semblait vouloir s'en sortir – on s'entend, dans un standard « artiste de la scène », dit-il avec une pointe d'ironie.

— J'ai entendu les critiques sur sa personnification de Babik Reinhardt, elles ont été dithyrambiques !

— Oui mais là, il est au plus bas. Pas de nouveau rôle depuis l'arrêt de la saison théâtrale, et au moment où je te parle, il a absolument besoin d'aide et il n'a personne d'autre que moi. C'est tout dire.

— Et tu crois qu'il a besoin d'une psy ?

— Il s'est auto-mutilé, et il est sous surveillance à l'urgence psychiatrique. La main gauche. Pas sûr qu'il va en retrouver l'usage normal, c'est tout ce que j'ai pu savoir.

— C'est terrible, vraiment désolée. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Il a besoin d'une intervention psychologique de premier niveau.

Après une hésitation.

— Le docteur Dubeau, spécialiste de la schizophrénie et des psychoses, à Paris, peut l'évaluer dès la semaine prochaine.

— Connais pas. Je suppose que tu n'en as pas encore parlé à Simon ?

— C'est précisément pourquoi j'ai besoin de ton aide. Je crois qu'il accepterait d'y aller si tu l'accompagnes.

— Quoi ?

— Ton prix sera le mien. Vraiment.

Saisissant son sac à main.

— Tu me prends pour une escorte de service ? Tu voudrais que je laisse en plan tous mes clients, que je planque mon mari, à une semaine d'avis en plus ?

Posant la main sur son bras.

— Ève, tes petits mandats de counseling pour les employés fédéraux te rapportent à peine de quoi vivoter !

Ève, au bord de l'apoplexie :

— Tout le monde t'entend !

— Tu n’as pas d’enfants, et ton gentil petit Jules compréhensif, il t’a touchée combien de fois depuis que...

— Salaud ! dit-elle en se levant.

\* \* \*

Arrivée à la maison, elle vérifia la validité de son passeport. Non qu’elle eût la moindre envie de se transformer en une sorte de « proxy » de Stéphane, et de se rapporter à lui tous les jours. Mais il y avait peut-être là une opportunité à saisir.

\* \* \*

Elle fut accueillie par le psychiatre qui préparait le formulaire de décharge de responsabilité.

— Madame Rosenberg ? Monsieur Garcia père m’a demandé de faire le nécessaire pour son congé, je veux bien lui faire une faveur, mais je doute fort que son fils soit en état de sortir.

— Et pourquoi ? Sa blessure est si grave ?

— Encore si ce n’était que ses deux doigts coupés...

— Les doigts ? Il a voulu se suicider en se coupant les doigts ?

— Stéphane ne vous a rien dit ? Ça n’a rien à voir avec un suicide.

— Ne faites pas de mystère, je suis psychologue clinicienne !

Sur le ton de « vous l’aurez voulu » :

— Simon est schizophrène. En pleine psychose. Forclusion du Nom-du-Père. Substitution symbolique du père par le moi imaginaire. Si vous voulez qu’il vous écoute, appelez-le Babik. Signez ici !

— Qu’est-ce que c’est que ce jargon lacanien<sup>1</sup> ?

Avec un soupir appuyé :

— Simon n’a pas pu sortir du personnage qu’il incarnait quand la dernière saison théâtrale a été interrompue. Le meilleur rôle de sa carrière, et en plus c’est un excellent guitariste, dit-on. Il était à deux doigts... pardon, lapsus freudien... Il était gonflé d’espoir d’être enfin reconnu par son père et boum ! il se retrouve au chômage. Il n’aura pas supporté d’être contraint de retourner sous la botte du paternel. Re-boum ! Psychose mimétique. Dans sa tête, Simon est resté Babik et il a repris sa quête de reconnaissance, cette fois auprès de son père imaginaire, nul autre que Django Reinhardt. D’où l’épisode des deux doigts. Voilà. Pour l’essentiel.

Ève était abasourdie. Son tarif venait par ailleurs d’augmenter substantiellement.

— Et je suppose qu’il pourrait recommencer à tout moment ?

---

<sup>1</sup> Jacques Lacan, psychiatre et psychanalyste français (1923-1981)

— Désolé... À moins que vous ne connaissiez une façon de ressusciter son « père » décédé en 1953 ? Bonne chance, madame !

Ève posa sa signature. Simon bénéficierait du meilleur traitement, avec ou sans Duveau.

\* \* \*

Pendant le trajet en taxi depuis l'aéroport, Ève, alias Arlette, vérifia que sa précieuse pochette de voyage était bien en place, sous ses vêtements. Elle avait négocié une avance très substantielle, qu'elle conservait en argent comptant. Elle envoya un dernier SMS à Stéphane, l'assurant que tout allait comme prévu.

Il faisait nuit quand ils arrivèrent à St-Ouen, au nord de Montmartre, près des docks. Elle paya la course en argent comptant et lança le cellulaire de toutes ses forces dans la Seine, sous l'œil amusé de Babik.

\* \* \*

Il y avait en contrebas, dans un terrain vague, un immense campement de roulottes.

— On est où, là ? demanda Babik.

— Chez les Manouches ! dit Arlette, tout excitée.

On voyait scintiller les flammes d'un feu de camp, et la fumée onduler au rythme d'une musique envoûtante, sous le ciel étoilé.

— Tu vas voir. Les plus vieux ont connu ton père. Les gitanes lisent l'avenir. Ils jouent de la musique toute la nuit ! Tu es enfin chez toi !

Babik sentit son cœur battre à tout rompre. Il embrassa Arlette comme un amant exalté, et se dirigea tout droit vers les baraquements, sa guitare en bandoulière. Encore toute moite, elle le suivit en trainant les valises.

## Deuxième partie — *Gracia Lalande*

Arrivé au campement, Babik décida d'aller explorer les lieux alors qu'Arlette se dirigea vers la demeure du chef des Manouches. Les gitanes la saluaient au passage tandis que les hommes, enfin, plusieurs d'entre eux, lui chantaient « mi encatadora ». Mais il était évident que tous la connaissaient. Le chef l'accueillit d'une accolade chaleureuse. Arlette avait d'ailleurs pris l'initiative de l'informer de son intention d'amener son client avec elle.

— Bonjour Arlette. Je suis content de te voir. Ton ami n'est pas avec toi ?

Bien sûr, elle lui avait caché la réalité que celui-ci était son client.

— Oui, il est là, mais il a décidé de se promener sur le site.

— D'accord, je le rencontrerai plus tard.

Arlette était un peu nerveuse parce qu'elle n'était pas certaine de la réaction de son oncle à ce qu'elle avait prévu pour Babik. Habituellement habile à prévoir la réaction

des gens, elle n'avait pas vu son oncle depuis très longtemps et n'était pas certaine de bien le lire. Celui-ci était un peu surpris de la voir.

— Qu'est-ce qui t'amène ici, ma chère nièce ?

— Bon, pour commencer, je tiens à vous remercier de me recevoir à si court avis.

Tout en parlant Arlette fouillait dans son sac « coffre-fort ». Elle en sortit une liasse de mille dollars qu'elle tendit à son oncle.

— Voici en guise de compensation.

— Ma fille, cet argent nous permettra de défendre nos droits contre ces Français qui font tout pour se débarrasser de nous. Justement, dernièrement, ils essaient d'empêcher nos enfants d'aller à l'école locale. Comme tu sais, en temps normal, on s'occupe nous-même d'instruire nos enfants mais depuis quelques années, quand on s'installe pour un temps prolongé, on inscrit nos jeunes aux écoles de la place.

Arlette se rappela que l'oncle avait beaucoup de jasette et décida de couper court à son récit.

— Mon oncle, il faut que je vous parle de ce que j'ai prévu pour mon ami.

L'oncle sceptique la regarda avec un air de « Qu'est-ce qu'elle a encore inventé? »

— Bon voici. Mon ami est en pleine psychose. Il se prend pour Babik Reinhardt. Le pauvre ne réussit pas à accepter qu'il n'a pas eu de rôle depuis celui de Babik dans lequel il a excellé. Je sais que quelques-uns des anciens ont bien connu le père de Babik.

Voyant que son oncle avait des points d'interrogations partout dans le visage, elle ajouta :

— Oui, tout cela paraît compliqué... Mais faites-moi confiance, je sais ce que je fais. Après tout, je suis psychologue clinicienne.

— T'es bien certaine ?

— Écoutez, cet ami n'a pas grand-chose qui l'incite à rester connecté à la réalité. Alors, je suis convaincue, non, je suis certaine qu'il sera plus heureux ici.

— Comment ça « qu'il a rien qui l'accroche à la réalité » ?

— Disons qu'il n'est pas très doué pour être heureux dans ses relations. Il est très centré sur lui-même. Enfin, mon oncle, je réalise que vous ne me connaissez pas vraiment. Voyez-vous, pour moi, cette expérience s'avère être une occasion rêvée d'avancement dans ma carrière. Si j'arrive à démontrer que la vie qui n'est pas connectée à la réalité peut être une solution pour ce type de problème de santé mentale, eh bien, je serai reconnue dans le monde entier pour avoir fait évoluer la race humaine. Vous vous imaginez ?! Une Manouche atteignant ce niveau de notoriété. J'en ai des frissons.

Et l'oncle, de son côté, se mit à fabuler. Peut-être que cette montée dans l'échelle sociale apporterait un peu de répit à son peuple. Finalement, tout le monde en aurait pour son compte. Arlette avait quitté le clan à l'âge de dix-huit ans pour aller étudier en psychologie. Un rêve de petite fille d'aider les gens à trouver une forme de paix intérieure. À cette époque, elle s'était bien gardée de dire à qui que ce soit qu'elle avait des origines gitanes de peur des répercussions sur sa carrière. Quelle opportunité!

En sortant de chez son oncle, Arlette fut ramenée à la réalité par les odeurs de cuisine. Quelques larmes coulèrent le long de ses joues. Tellement de sacrifices pour s'intégrer à la majorité. Être « normale » ! Qu'est-ce que ça voulait bien dire ! Sur ces pensées, elle se mit à la recherche de Babik. Elle avait réussi à convaincre son oncle d'embarquer dans son projet en demandant aux habitants de leur petite communauté de jouer le jeu avec Babik.

Pendant ce temps, Babik se promenait comme s'il était revenu à la maison. En croisant un ancien, celui-ci le reconnut et le félicita pour sa prestation au théâtre. Babik le remercia et l'informa qu'il prévoyait donner un autre récital bientôt puisqu'il était en pleine création. Il avait déjà oublié ses deux doigts coupés.

### Troisième partie – *France Roy*

Il était temps de se reposer un peu. Le voyage avait été long et les émotions intenses. Elle avait décidé de partager avec Babik la roulotte des visiteurs que son oncle lui avait assignée. Adaptée pour héberger huit personnes, elle offrait assez d'espace pour un séjour confortable. Arlette devait assurer la sécurité de son patient tout en lui permettant une entière liberté afin qu'elle puisse observer l'évolution de son comportement dans le contexte qu'elle croyait le plus thérapeutique qui soit.

Elle avait pris soin d'appeler le Docteur Duveau avant son départ du Canada et lui avait fait parvenir le dossier médical de Simon de sorte qu'il connaissait déjà sa condition et croyait lui aussi qu'un séjour chez les Manouches pourrait lui être bénéfique. De toute façon, il lui avait généreusement offert son aide et ils allaient demeurer en communication.

— Babik, on m'a remis les médicaments que tu dois prendre avant le coucher. Approche, il me faut aussi vérifier les plaies de ta main gauche et refaire tes pansements. Regarde ça ! Tu crois pouvoir jouer de la guitare à nouveau ?

— Je vais réapprendre, comme mon père Django. Ses doigts brûlés ne l'ont jamais empêché de jouer les accords. Il me reste un peu de phalanges. Une fois guéri complètement, je vais me mettre à la pratique et je vais y arriver.

— Ton père t'a montré comment ?

— Il m'a surtout appris le piano, mais je l'ai souvent vu jouer. C'est ma mère qui m'a encouragé à apprendre la guitare. J'aimerais savoir ce qu'il en pense.

Elle en déduisit qu'il espérait revoir son père chez ces Manouches. Elle lui présenta les cinq pilules qu'il devait avaler. Il ne prit que la blanche, ovale, celle qui le faisait sombrer dans un sommeil profond, sans cauchemar et se sentir bien au réveil.

Afin de demeurer vigilante, et venir à son aide si besoin était, elle choisit la chambre près de celle de Babik. À bout de force, elle s'étendit, tout habillée sur son lit et s'endormit immédiatement. Elle s'éveilla deux heures plus tard, aussi en forme que si elle en avait dormi quinze. Elle se rendit dans le salon et vit une tablette numérique laissée par terre, branchée pour un rechargement. Elle s'empressa de l'ouvrir pour d'abord faire des recherches sur la famille Reinhardt et en profita pour se documenter sur les plus récentes découvertes relatives aux diagnostics posés.

Elle lut que Babik Reinhardt avait neuf ans quand son père Django décéda. Elle s'intéressa également à l'aspect psychologique du travail d'acteur afin de mieux comprendre ce que vivait Babik. Depuis qu'elle exerçait sa profession, elle avait eu à traiter quelques artistes de la scène mais jamais aucun n'avait présenté une telle dépossession de lui-même. Un article qui traitait de la relation établie entre l'acteur et le personnage attira particulièrement son attention:

*La dualité 'intérieur-extérieur' dans le travail de l'acteur  
à la lumière de la psychologie phénoménologique  
de Jean-Paul Sartre<sup>2</sup>*

Il s'agissait d'un ouvrage qu'une doctorante de la Sorbonne avait utilisé pour sa thèse. C'est ainsi qu'Arlette comprit qu'il existe dans le travail d'acteur, trois principaux moments :

- 1) Se vider de soi-même.
- 2) Recevoir le personnage.
- 3) Retour à soi-même.

Une phrase lui sembla être d'une importance capitale :

*[...] le personnage a besoin de l'acteur pour être révélé, pour se manifester. Pendant qu'il attend de se manifester, il vit : voilà un mystère que l'acteur ne peut pas comprendre [...]*

La psychologue crut que pour Simon, interpréter Babik Reinhardt n'avait pas été qu'un simple jeu d'acteur mais l'incarnation d'un personnage à un point tel que manipulé comme une marionnette par des ficelles invisibles et imaginaires, il en avait perdu sa réelle identité.

Il lui fallait faire davantage de recherches, prendre des notes, bien documenter son expérience clinique, élaborer des hypothèses, etc. Elle réalisa soudainement qu'elle allait initier une analyse scientifique qui représentait un travail de titan. Elle n'était plus certaine de vouloir concrétiser son beau projet, mais la promesse qu'elle avait faite à Stéphane

---

<sup>2</sup> Thèse présentée par Luciana Cesconetto Fernandes da Silva en vue de l'obtention du Doctorat Études Théâtrales (Discipline : Théâtre et Arts du Spectacle), Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III (pp.89-96)

de prendre soin de son fils et sa responsabilité professionnelle en tant que psychologue, l'engageaient à poursuivre sa démarche d'accompagnement.

« Ressusciter le père de Babik... » C'était ce que lui avait dit le psychiatre. Ça valait peut-être la peine de faire comme si. Depuis son arrivée dans le campement, il respirait le bonheur et le contentement. Il ne fallait pas l'obliger à respecter sa médication et le soustraire à cet état de plénitude, comblé par une situation totalement irréaliste. Sa méthode contrastait avec les indications cliniques dans les cas de psychose mais elle avait l'intuition qu'elle serait efficace, et peut-être un premier pas vers la notoriété.

Le jour commençait à poindre quand elle vit son oncle approcher de sa roulotte. Afin de ne pas réveiller Babik, elle s'empressa de lui ouvrir.

— Comment vas-tu, Arlette ? Tu as bien dormi ? Et comment va ton ami ?

— Bien ! Peu, mais je me sens bien. Il dort encore.

— J'ai parlé à mon monde au sujet de ta demande. Pauvre petit ! Il s'est montré bien sympathique depuis son arrivée hier soir et on veut tous l'aider. Tout le monde connaît l'histoire de son père maintenant. La musique de Django Reinhardt va retentir autour du feu ce soir et toute la nuit, comme si on l'attendait d'une minute à l'autre.

— Merci pour ton aide ! En espérant que ça soit efficace !

\* \* \*

Pendant ce temps, confiné dans son appartement, Stéphane se promenait de long en large, signalait et resignalait le numéro du cellulaire d'Ève, gisant au fond de la Seine.

#### Quatrième partie — *Bernard Lemay*

En désespoir de cause, Stéphane se résolut à contacter le docteur Dubeau.

— Docteur Dubeau, il y a plus de deux semaines, j'ai reçu un SMS de la psychologue accompagnant mon fils Simon affirmant que vous vous étiez en contact et que tout était sous contrôle. Depuis, je n'ai pas eu l'ombre d'une nouvelle. J'ai bien peur que l'accompagnatrice se soit envolée avec l'argent que je lui ai confié pour assurer la sécurité de mon fils. Je suis très inquiet. Est-ce que vous pouvez m'aider ?

— Mon cher monsieur, je comprends vos inquiétudes. Je vais vérifier avec mon assistante les coordonnées que nous avons en dossier et tenter de les rejoindre en leur demandant de vous contacter.

---

Quelques jours plus tard

— Monsieur, je n'ai pas eu de succès non plus dans mes démarches. Pour votre fils, je n'avais que ses coordonnées au Canada. Pour l'accompagnatrice, nous avons le même numéro de portable, d'après les informations que m'a fournies mon assistante. Je regrette, mais je crains de ne pouvoir vous aider plus pour l'instant.

— Merci, docteur Deveau. Je sais que c'est une question délicate, mais êtes-vous en mesure de m'en dire plus sur la rencontre avec mon fils ?

— Vous comprendrez certainement que je suis lié par le secret professionnel.

— Est-ce que vous avez une idée de l'endroit où ils se trouvent ? Sont-ils revenus au Canada, selon vous ?

— Je ne peux pas non plus répondre à cela. Pour vous rassurer, je peux vous dire qu'au dernier contact, votre fils semblait sur la bonne voie dans ses démarches de guérison.

— Excusez-moi d'être aussi direct, mais je crois que vous me cachez de l'information. Quel est votre prix pour me dire ce que vous savez ?

— Désolé, répond le docteur en raccrochant.

Stéphane jongla avec l'idée d'alerter le corps policier. Mais l'idée lui passa rapidement lorsqu'il s'imagina devoir raconter qu'il avait payé son ancienne maitresse pour accompagner en Europe son fils majeur en psychose. Un détective privé ? Peut-être. Après tout, l'argent et son aura de banquier avaient souvent été suffisants pour passer à travers des obstacles de la vie sans froisser son énorme égo. En aucun moment, il ne pensa que c'était son rôle d'accompagner son fils dans cette phase critique de sa vie.

\*\*\*

Si Stéphane perdait pied, Arlette reprenait contact avec ses racines. Elle passa ses jours avec des membres de sa lointaine famille. Si bien qu'au bout de deux mois, l'option de revenir en arrière retrouver son Jules et ses mandats gouvernementaux lui semblait impossible.

— Tu sembles bien te plaire ici, lui dit son oncle

— Oui, c'est vrai. Je commence même à penser à m'installer ici de façon définitive. J'avais une belle et confortable vie au Canada. J'ai l'impression de retrouver quelque chose qui me manque. À l'université, ils m'ont appris à mettre des mots sur chaque chose. Mais, là je n'y arrive pas.

— As-tu besoin d'aide ? lui demanda l'oncle avec un sourire moqueur

— Oui, tu penses quoi ?

— La liberté, c'est ce que ton peuple n'a jamais vendu. C'est ça que tu retrouves.

La conversation laissa Arlette songeuse. Et si le fait de se sentir libre valait plus que toutes ses théories sur les transferts de personnalité ? Et si la psychose de Simon n'était que sa façon à lui de retrouver le chemin de la liberté ? Quand sa cousine Dzamilla lui offrit de l'aider dans son atelier, Arlette prit sa décision. Elle resterait avec son peuple et décida d'en informer le docteur Duveau.

— Docteur, j'ai décidé de revenir à mes sources.

- Très bien. Comment se porte notre patient ?
- Il est heureux ici. Il vient tout juste d’emménager avec sa nouvelle copine.
- Bien. Arlette, je voulais vous dire que son père est très inquiet et qu’il songe à entreprendre des procédures pour obtenir un mandat de recherche pour son fils disparu.
- J’ai proposé à Babik de reprendre contact avec son père la semaine dernière. Sa réponse a été brève et sèche : « Je suis orphelin, mon père est mort. »
- Et comment vous voyez la suite avec le mandat que vous a confié son père ?
- Hum, ça c’est le plus délicat. J’ai abandonné l’idée de me servir de son cas pour faire avancer la science et ma carrière. Je pense sincèrement que le plus grand service que je peux lui rendre est de le laisser en paix.
- Est-ce que vous allez tout de même continuer à le surveiller ?
- Oui, en tout cas pour le temps où nous habitons dans le même voisinage.
- 
- Et pour son père, on fait quoi ?
- 
- Rien pour lui nuire. Rien pour l’aider.
- Et s’il se pointe dans la communauté ?
- 
- Ce serait à mon avis une bonne nouvelle. Si le père y met l’effort et retrouve son fils, peut-être que le fils a des chances de trouver le père qu’il cherche.

### **Conclusion – *Patrick Desbiens***

Stéphane ne réfléchissait plus clairement. L’entêtement de Dubeau et la trahison d’Ève s’ajoutaient au sentiment d’avoir été abandonné par son fils. Il était livide. Il attendait, impuissant, le retour d’appel d’un détective privé. Le téléphone vibra enfin.

- Allô, Garcia à l’appareil !
- Détective Gordon Tremblay. Que puis-je faire pour vous ?
- Retrouver au plus vite mon fils psychotique qui a été enlevé par une garce que j’ai grassement payée pour le faire soigner.
- Il a quel âge ?
- Vingt-six ans.
- Vous avez une entente signée ? Elle a demandé une rançon ? Il y a eu de la violence ?
- Non, non et non.
- Et la... disons la mandataire, qui est-elle, et quel est son lien avec vous ?

— Ève Rosenberg, 32 ans. Futée, tordue, se cherche un peu. Une psy, quoi. Mon ex, euh... psychologue.

Après quelques minutes d'entretien, Gordon saisit rapidement le profil du client et jugea le mandat un peu casse gueule. Cette traque en France pourrait mal tourner. Garcia était belliqueux et il cachait son jeu. Difficile de s'empêcher de penser qu'un type comme lui pourrait le mettre en filature, une fois son fils et sa mandataire localisés pour ensuite intervenir sans ménagement.

Gordon voyait clairement le danger d'être associé à une action criminelle en territoire étranger. En dépit de ce risque, il y vit l'occasion de tester sa nouvelle stagiaire. Frida était une ex-réfugiée mexicaine qui avait échappé aux cartels de la drogue en changeant d'identité. Elle n'avait pas froid aux yeux. Et puis, on ne fait d'omelette sans casser des œufs, se dit-il.

\* \* \*

Frida mit peu de temps à découvrir la véritable identité d'Ève Rosenberg. Arlette de son vrai nom, elle était issue d'une communauté gitane du nord de la France où elle avait vécu jusqu'à 18 ans, avant d'émigrer au Canada. Après ses études en psychologie, elle s'était accoquinée avec un type sans intérêt, et avait mené une petite vie monotone. Voilà un effort suprême de sédentarisation, plutôt surprenant pour une femme au sang de nomade. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle ne succombe à l'appel du voyage, pensa Frida.

Ainsi donc, si Arlette était en cabale en France avec un psychotique qui se prenait pour le fils de l'icône absolue du jazz manouche, sa première planque devait nécessairement se trouver dans une communauté gitane. Et il y en avait une précisément à un jet de pierre du dernier signal capté de son cellulaire, au nord de Paris. Eurêka !

Frida consulta Gordon pour la prochaine étape.

— Je mets Garcia au parfum ? demanda-t-elle.

— Pas un mot. Ce soir, tu dors à l'hôtel sous un nom d'emprunt. Demain, tu prends la navette pour l'aéroport. Départ depuis Montréal vers Chicago. Une fois là-bas, tu achètes un billet pour Paris. Voici ton nouveau cellulaire. Le numéro pour me rejoindre est programmé. Garde la tête froide.

Frida ne tenait pas en place. Elle se voyait en agent 007 au service de sa Majesté.

— Ah oui, en passant... Tu voyages en classe économique.

Ça lui gardera les pieds sur terre, pensa Gordon.

\* \* \*

Paris prenait déjà des airs de printemps et Arlette désespérait de voir Babik sortir de sa folie. Elle s'était remise au violon et passait ses matins à apprivoiser l'instrument qu'elle avait laissé derrière elle 14 ans plus tôt. Au fil des jours on l'entendait jouer des airs de plus en plus tristes et mélancoliques. Elle reportait de semaine en semaine son départ

pour la Roumanie, où des maîtres violonistes Tziganes l'attendaient. C'était la destinée que sa tante Sara avait lu au creux de sa paume alors qu'elle était enfant.

Depuis son retour dans la communauté, elle accompagnait tous les soirs les guitaristes du campement, auxquels s'était aussi joint Babik, jusque tard dans la nuit. Pour la première fois depuis une éternité, elle avait de nouveau envie d'un homme. Mais elle voulait garder son cœur libre pour suivre son destin à elle. Elle remonterait le chemin suivi à travers les siècles par les gitans jusqu'à Bucarest, à l'autre bout de l'Europe. Elle partirait seule, avec sa liberté et sa volonté retrouvées. Mais combien de temps devrait-elle encore attendre ?

Elle fut réveillée un matin par son oncle Tchavolo qui lui remit un message griffonné sur un bout de papier. Il était visiblement très anxieux.

— Une jeune femme a demandé à te voir. Je lui ai dit qu'il n'y a pas d'Ève Rosenberg ici, mais elle a insisté pour que je conserve le papier au cas où. Elle est plus jeune que toi, le teint basané, et parle français avec un accent latino.

Le visage d'Arlette se tendit à la lecture du message.

— Elle t'a inspiré confiance ? demanda-t-elle.

Tchavolo, hésitant.

— Elle pense comme la police, mais il y a quelque chose de personnel et sincère dans ses yeux. Et puis elle opère seule, je l'ai fait suivre. Ce n'est pas dans leurs habitudes. Peut-être une amie comédienne de Babik ?

— Non, je ne crois pas.

Après un long silence, Arlette décida qu'il était temps de donner au processus de guérison de Simon un coup d'accélérateur.

Avec la complicité de sa cousine Dzamilla, qu'on disait douée de pouvoirs surnaturels que certaines gitanes se transmettent de mère en fille, elle parvint à convaincre Babik de sortir du campement pour assister aux séances d'improvisation musicale dans un célèbre bistrot manouche, à quelques minutes de là. On le persuada qu'il pourrait alors entrer en contact avec son père, Django Reinhardt.

\* \* \*

Le samedi suivant, Babik entreprit sa première sortie en compagnie d'Arlette, de Tchavolo et de Dzamilla. Direction la Chope des Puces, un temple mythique de la musique manouche.

Arrivé à l'intérieur, Babik fut saisi par l'atmosphère chaleureuse et les décors évocateurs d'un passé extraordinaire que les jeunes gitans voulaient perpétuer, à défaut de l'avoir vécu. Les murs étaient tapissés de photos et d'affiches de spectacles signés par des célébrités de passage au bistrot. On pouvait admirer des guitares de collection derrière une vitrine. Tout près de l'entrée, deux guitaristes et un violoniste se suggéraient l'un à l'autre des phrasés mélodiques, un tempo et des schémas rythmiques, cherchaient une tonalité, et échangeaient des regards tantôt indécis, tantôt complices, dans une sorte

de débat par sons et rythmes interposés. Ils trouvèrent enfin l'harmonie recherchée, et firent résonner leurs instruments. Babik reconnut le thème de « Minor Swing ».

En fond de salle, Frida observait la scène. Sa patience était enfin récompensée. Elle avait vite compris qu'il était vain d'espérer pénétrer dans le campement de St-Ouen pour y chercher les fugitifs sans être repérée. De toute évidence, Arlette avait bien reçu son message et accepté sa proposition de venir la rejoindre avec Babik. Frida décida de passer un coup de fil à Gordon sur-le-champ. Elle eut à peine le temps de d'ouvrir son téléphone qu'une ombre s'approcha d'elle. Une main ferme se posa sur son bras, tandis qu'une autre saisit son téléphone.

— Pas de ça !

Frida leva les yeux.

Deux gitanes la défiaient du regard. Elle reconnut Arlette, qui avait beaucoup changé par rapport à ses photos d'elle.

— De quel droit vous m'empêchez d'appeler mon amoureux ? s'insurgea Frida.

C'est l'autre femme qui répondit.

— Si tu insistes, je vais dire ton vrai nom à l'homme à l'orgueil blessé qui cherche son fils. Ignores-tu qu'il a la vengeance au cœur ?

Frida était sidérée. Comment cette enjôleuse pouvait-elle savoir tout ça ? Frida sentait le regard des deux femmes la transpercer. Dзамilla et Arlette s'assirent autour d'elle et s'adressèrent directement à son âme, comme si elles la connaissaient par cœur.

\* \* \*

Entre temps, les musiciens avaient invité Babik à se joindre à eux, sous l'œil bienveillant de Tchavolo. Ils jouèrent pendant une heure, sans s'arrêter. Quand ils firent une première pause, Babik entreprit de faire plus ample connaissance avec eux. L'un des guitaristes s'appelait David Reinhardt, l'autre Steven Reinhardt. Une question lui brûlait les lèvres.

— Pourquoi il n'est pas là, Django ? On m'a dit qu'il serait ici !

Les autres éclatèrent de rire.

— Il est là, dans nos doigts qui font vibrer les cordes, Babik. Il vit en nous, et en toi, à chaque instant. Son esprit habite notre musique. Il a quitté cette terre il y a longtemps, mais il est éternel ! Allez, on joue « Djangology ».

Ils s'élançèrent dans une mélodie enivrante, qui berçait l'âme de tous ceux qui laissaient entrer la musique, et l'esprit de Django, en eux.

Au fil des heures, Babik se sentit de plus en plus léger, libéré du poids de son passé. Maintenant, rien ne comptait plus que la musique et toutes ces amitiés qui s'offraient sans poser de conditions. Tous lui souriaient : les musiciens, Tchavolo, Dзамilla, et Arlette. Oui, Arlette, dont le visage lui rappela soudain une connaissance

lointaine. Un étrange sentiment de familiarité semblait surgir des profondeurs. Il la reconnut enfin.

— C'est toi, Ève ?

Arlette éclata en sanglots et le prit dans ses bras.

— Simon, enfin !

\* \* \*

Au fil des jours, Simon retrouva ses repères un à un, comme s'il sortait d'un rêve. Mais ce rêve l'avait transformé. Le monde d'hier et celui d'aujourd'hui ne faisaient plus qu'un. Il prit la décision de rentrer au Canada pour y régler ses affaires. Frida l'accompagnerait. Arlette vint lui faire ses adieux. Elle s'embarquait pour un long voyage au cœur du continent.

\* \* \*

Stéphane aurait voulu reprocher à quelqu'un, n'importe qui, l'impuissance dans laquelle on l'avait laissé ces derniers mois. Le regard de Simon, au contraire, n'exprimait aucune animosité.

— Papa, je te dois un remerciement. Tu as mis Ève sur mon chemin. Elle a été magnifique. Elle m'a aussi libéré de ton regard, mais elle l'a fait grâce à toi, par une parade du destin. Prends cette enveloppe de la part d'Ève. Elle contient la partie inutilisée de l'argent que tu lui as confié.

Stéphane tendit la main pour la saisir, incrédule. Mais Simon suspendit son mouvement.

— Tu dois cependant me faire une promesse. Et celle-là, tu vas la tenir.

Le père de Simon était sans voix. Il se sentait aussi vulnérable qu'un enfant pris en défaut.

— Ève. Tu la laisses en paix. Et tu ne la reverras plus. Et tu ne tenteras pas de la retrouver.

— Et toi, est-ce que je te reverrai ?

— Je n'en sais rien. Cette partie de l'histoire n'est pas encore écrite.

**F I N**